

cienne, j'étais restée dans une complète ignorance. Les armoiries de la maison royale de Naples, ou celles de la branche italienne des de Bardi, ne pouvaient me satisfaire, puisque j'appartiens à la branche française.

A Naples, lorsque je fus en présence du palais royal de la famille de ce nom ; et à Venise, lorsque je contemplai, en 1900, la somptueuse demeure de Son Altesse Royale, le prince Henri de Bourbon, comte de Bardi, mon désir s'accrut plus que jamais de posséder enfin les armoiries de mes ancêtres. Je poursuivis, en conséquence, mes recherches avec une ardeur qui ne se ralentit plus, jusqu'à ce qu'elles fussent couronnées de succès.

J'avoue, toutefois, que je ne serais jamais arrivée à mon but, sans mon dernier voyage en Europe. Lors de mon récent séjour à Paris, j'eus la bonne fortune de rencontrer à la Bibliothèque nationale, deux personnes de la plus haute compétence en matières héraldiques et généalogiques. Mon premier aide providentiel fut madame Claudie Velloni, ma voisine de pupitre ; et l'autre, mon vis-à-vis, Mr. Ernest Jovy, érudit des plus distingués, savant professeur, versificateur émérite, à qui je vis accomplir le tour de force, presque incroyable, de traduire, incontinent, au fil de la plume, des vers latins en vers français.

La chose n'est pas aussi facile que vous pourriez le croire d'arriver à ce que l'on cherche, dans cette vaste et splendide salle, admirablement organisée d'ailleurs, où des milliers de rayons, étagés les uns au-dessus des autres jusqu'à la voûte—de prodigieuse hauteur,—surabondent de volumes, d'opuscules, de manuscrits, de documents de toutes sortes. Quels trésors inestimables de